

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 6 (1980)

Heft: 1

Artikel: L'identité sociale et les rapports de domination

Autor: Deschamps, Jean-Claude

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814452>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PREMIERE PARTIE

L'identité sociale et les rapports de domination*

Jean-Claude Deschamps

Département de Sociologie, Université de Genève
(avec la collaboration de Fabio Lorenzi-Cioldi)

RESUME

A propos de l'identité sociale, nous partons, dans cet article, du postulat selon lequel les individus, les êtres sociaux, dans une culture définie, évoluent dans un univers relativement mononominique ou plutôt dans un univers symbolique minimal commun, partagé. Cependant, les rapports sociaux vont assigner les êtres sociaux, classes, groupes, individus, ..., à des places spécifiques dans une formation sociale, places qui ne sont pas interchangeables mais qui rendent compte de relations asymétriques entre ces êtres sociaux. Nous dirons rapidement que les êtres sociaux qui possèdent les capitaux matériels et symboliques vont se percevoir avant tout comme des êtres individualisés, singuliers, comme des Sujets, alors que les non nantis seront pensés beaucoup plus comme des Objets indifférenciés d'une collection qui les définit entièrement. Si cette norme partagée est justement la définition des individus en termes de Sujet, les individus qui ne disposent pas d'un minimum de pouvoir dans un rapport, ceux que l'on peut qualifier provisoirement de "dominés", auraient une plus grande incertitude sur eux-mêmes, sur leur identité, que ceux disposant du pouvoir (ne serait-ce que parce qu'ils ont à prendre en compte à la fois la définition générale de l'individu en termes de Sujet et la définition spécifique d'eux-mêmes dans la relation en termes d'Objet). Les résultats d'un certain nombre de recherches empiriques sont avancés pour illustrer cette thèse.

ZUSAMMENFASSUNG

Zur Begriffsbestimmung der sozialen Identität gehen wir in diesem Artikel von der Prämisse aus, nach welcher die Individuen, die sozialen Wesen einer bestimmten Kultur sich in einem relativ mononominischen Rahmen bewegen, oder besser gesagt in einem symbolischen Rahmen, an dem sie gemeinsam teilhaben. Jedoch werden die sozialen Beziehungen den sozialen Wesen, den Klassen, Gruppen und Individuen ... spezifische Positionen zuweisen. Diese Positionen sind nicht austauschbar; aber sie erklären die asymmetrischen Beziehungen zwischen diesen sozialen Wesen. Wir weisen zudem darauf hin, dass die sozialen Akteure, die materielle und symbolische Kapitalien besitzen, sich vorzüglich als individualisierte, einzigartige Wesen, als Subjekte perzeptieren, während jene, die keine solche Kapitalien haben, sich vielmehr vorstellen als undifferenzierte Objekte, Teile eines Gesamten, das sie vollständig definiert. Wenn nun diese Norm ausgerechnet die Definition der Individuen als Subjekte bestimmt, dann würden jene Individuen, die über keine Macht in den Beziehungen verfügen und welche wir vorläufig als "Dominierte" bezeichnen, eine grössere Unsicherheit über sich selbst und über ihre Identität aufweisen, im Gegensatz zu jenen, die über Macht verfügen (und wäre es nur weil sie die allgemeine Definition des Individuums als Subjekt in Rechnung stellen müssen, sowie die spezifische Definition ihrer selbst im Verhältnis zum Objekt). Die Resultate einer gewissen Anzahl von empirischen Forschungen sind zur Illustration dieser These angeführt.

La notion d'identité sociale pose des problèmes difficiles et ardu; nous nous bornerons, dans cet article, à en évoquer quelques-uns, sinon un. Mais avant tout, et sans qu'il soit question de faire ici un historique de cette notion, mentionnons

*Cet article, écrit dans le cadre du contrat no 1.707.0.78 avec le FNRS reprend, en substance, le texte d'une communication présentée au colloque sur l'"Identité sociale" organisé par le Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (Rennes, 4-6 décembre 1978).

certain points de repère permettant de saisir dans quelles perspectives la notion d'identité sociale s'est développée et a évolué.

Il semble qu'il faille mentionner avant tout le nom du philosophe social Georges Herbert Mead (1934) qui, dès le début du siècle, s'est penché sur la définition du Soi. Chez Mead, on trouve l'idée que le Soi est constitué à la fois d'une composante "sociologique", le Moi qui ne serait qu'une intériorisation des rôles sociaux, et d'une composante plus personnelle, le Je. Mead distingue donc deux aspects dans le Soi : le Je qui représenterait le Soi en tant que sujet, et le Moi qui représenterait le Soi en tant qu'objet. Plus exactement, le Je est la réaction de l'organisme aux attitudes des autres, et le Moi est l'ensemble organisé des attitudes des autres qu'on assume soi-même. Les attitudes d'autrui constituent le Moi organisé auquel on réagit comme Je. Autrement dit, le Soi émerge d'une interaction entre le Je et le Moi qui ne sont que des éléments constitutifs du Soi. Le Je représente l'aspect créateur du Soi qui répond aux attitudes d'autrui alors que le Moi est justement cet ensemble organisé des jugements d'autrui que le Soi assume. C'est la "conversation du 'Je' et du 'Moi' " qui constitue le Soi et cette conversation est la transposition, au niveau de l'individu, du processus qui lie un organisme aux autres dans les interactions.

La notion d'identité a été utilisée dans une perspective psychanalytique "néo-freudienne" notamment par un auteur tel que Erikson (par exemple en 1963) et à la suite du courant qu'on a pu qualifier de "culturaliste" en psychanalyse. Cet auteur développe les notions de personnalité de base avancées par Kardiner (1939, 1945), mais aussi Linton (1945), et de caractère social ou caractère national introduites par Fromm (1941, 1956) et décrivant la personnalité partagée par les membres d'une même société et résultant des expériences communes. L'identité se situe dans cette perspective, et comme chez Mead, à l'articulation entre l'individuel et le collectif, à l'articulation du personnel et de la culture commune.

Plus récemment, l'identité sociale a été l'objet d'une attention particulière de la part de la sociologie (mentionnons par exemple les travaux de Berger et Luckman, 1966) et on peut citer les recherches ethnologiques sur l'identité culturelle (avec le séminaire dirigé par Levi-Strauss publié en 1977).

En psychologie sociale, cette notion d'identité est liée aux recherches sur les rôles sociaux, sur les positions qu'un individu occupe dans une structure sociale. L'identité sociale est avant tout conceptualisée comme une variable dépendant des positions qu'un individu occupe dans la société. Cette conception est particulièrement claire chez Sarbin et Allen (1968) pour qui "l'identité sociale serait une partie du processus du Soi, représentant les cognitions découlant des placements dans l'écologie sociale" (p. 50). Plus récemment, chez Zavalloni (1973), on trouve l'idée que son "Inventaire d'Identité Sociale" doit permettre "d'analyser comment l'appartenance à des groupes donnés (nation, classe sociale, sexe, etc.) est susceptible d'affecter la perception du Soi et les valeurs personnelles et réciproquement" (p. 253); chez Tajfel (1972, p. 292), "l'identité sociale d'un individu est liée à la connaissance de son appartenance à certains groupes sociaux et à la signification émotionnelle et évaluative de cette appartenance". Bien d'autres auteurs, notam-

ment Sherif pour ne mentionner que lui, insistent sur le fait que l'identité sociale d'un individu n'est pas indépendante de ses groupes d'appartenance. On considèrera ici, à la suite de ces travaux, que l'identité sociale a "quelques chose à voir" avec les groupes d'appartenance.

Cependant, si l'identité sociale est liée à l'appartenance groupale, encore faut-il définir ce que nous entendons par groupe. Nous essaierons ensuite de préciser — schématiquement — comment des rapports de pouvoir inhérents à certains rapports entre groupes induisent certains types d'identité en termes de "Sujet" ou d'"Objet". Nous verrons enfin comment les résultats de certaines recherches — qui peuvent sembler éloignées de la problématique soulevée mais dont le lien, si ténu soit-il, nous semble indiquer l'intérêt qu'il y aurait à travailler en psychologie sociale dans cette voie — illustrent nos propos.

1. LE GROUPE

Qu'entendons-nous *ici* par *groupe* ?

Nous reprendrons la définition de Zavalloni (1973, p. 245) pour qui "le terme de *groupe* recouvre ici plusieurs éléments qui, à des niveaux différents, *identifient* l'individu : il peut s'agir de catégories sociales aussi générales que l'âge, le sexe, la nationalité, mais il peut s'agir également des rôles, des positions sociales telles que la profession, l'appartenance à un groupe politique, etc...".

Cependant, ce n'est pas suffisant pour définir un groupe car, en effet, un groupe n'a de sens que par rapport à d'autres groupes. Comme le mentionne Tajfel (1972, p. 295), "les caractéristiques de son propre groupe (son statut, sa richesse ou sa pauvreté, sa couleur de peau, sa capacité à atteindre ses buts) n'acquièrent de signification qu'en liaison avec les différences perçues avec les autres groupes ou les différences évaluatives ... la définition d'un groupe (national, racial ou tout autre) n'a de sens que par rapport aux autres groupes. Un groupe devient un groupe en ce sens qu'il est perçu comme ayant des caractéristiques communes ou un devenir commun, que si d'autres groupes sont présents dans l'environnement".

Mais là encore, cette précision nous semble insuffisante; les groupes ne sont pas dans un seul rapport de coexistence ou de juxtaposition, rapport qui pourrait être suffisant dans la définition précédente. Or les groupes sont dans un système de dépendance réciproque, sont des réalités définies dans et par ces rapports d'interdépendance, et non des systèmes clos, préexistants, qui pourraient engendrer chacun un système de significations spécifiques. Chaque groupe n'a donc pas ses significations, ses valeurs, mais au contraire, l'existence d'un groupe concret, "objectif", n'a de sens que dans un ensemble d'un minimum de valeurs communes dans la société. Dans ces conditions, ce n'est pas la différence des systèmes de valeurs qui va marquer l'existence de groupes spécifiques, mais au contraire un système de valeur commun, l'homogénéité d'un système de valeur. En effet, il ne suffit pas qu'il existe des différences "objectives", concrètes entre les individus pour qu'il y ait émergence de groupes ou constitution de plusieurs groupes; ces différences, si elles ne prennent pas une signification relativement à des valeurs partagées, vont passer in-

aperçues. Autrement dit, ce ne serait qu'à partir d'un univers symbolique commun, partagé, que des différences vont devenir "lisibles", et ces mêmes valeurs communes permettent l'existence de groupes différents.

Nous avons insisté sur une définition des groupes dans et par un rapport d'interdépendance; mais il ne faut pas tomber dans le piège qui considère et consiste à réduire les rapports entre groupes à une interaction entre éléments interchangeables et équivalents d'un même ensemble : les groupes. En effet, la relation d'interdépendance entre groupes, que ce soit dans la réalité concrète comme au niveau symbolique, est souvent une relation asymétrique. Les groupes "enfants" ou "vieillards", "femmes", "noirs", "manoeuvres" ou "ouvriers", etc. ne sont pas des groupes équivalents et interchangeables à ceux d'"adultes", "mâles", "blancs", de la "classe bourgeoise". L'âge, le sexe, la "race", la position sociale leur assignent une position spécifique dans les rapports sociaux de production. Des relations de pouvoir vont alors s'actualiser dans ce rapport d'interdépendance entre groupes. Les groupes "dominants" vont détenir leur position de domination de l'existence même de ces autres groupes.

Mais, et c'est ce que nous allons aborder maintenant, l'ordre du monde tel qu'il est créé et pensé par les dominants fait que l'appartenance groupale n'a pas la même saillance dans la pensée des êtres sociaux selon qu'ils possèdent ou non le pouvoir, selon qu'ils sont proches ou non d'une référence à laquelle chacun est censé pouvoir s'identifier (dans une société de citoyens libres et égaux en droit) mais qui en fait n'est apte qu'à définir ceux qui possèdent les capitaux matériels ou symboliques.

2. IDENTITE SOCIALE ET RAPPORTS DE DOMINATION

Comme l'a analysé Guillaumin (1972) à travers le langage de la presse actuelle, le discours dominant assigne à chacun sa place en le définissant, le situant, l'ordonnant par rapport à l'autre. Mais seuls les dominants se définissent chacun comme un tout, comme une collection d'individus occupant chacun "sa" place, place qui est en fait la même pour tous, celle d'êtres singuliers, uniques. En dehors de cette collection d'êtres singuliers dont ils font partie, les dominants distinguent des ensembles d'éléments indifférenciés : l'enfance, la femme, le noir, l'ouvrier, Dans cet ordre symbolique créé par le dominant et qui légitime la contrainte économique qui définit le dominé et le pouvoir du dominant, les dominés n'ont pas de spécificité en tant qu'individus, d'unicité, de singularité, d'individualité : les caractéristiques attribuées à leur groupe suffisent à les définir entièrement.

Pour Guillaumin (1972, p. 217), "le groupe adulte, blanc, de sexe mâle, de classe bourgeoise, sain d'esprit et de moeurs, est donc cette catégorie qui ... impose aux autres ... sa définition comme norme Le groupe qui dit ainsi Je, dans la langue comme dans la loi, le pouvoir et l'ensemble du consensus, est donc en premier lieu un groupe symbolique qui ne se saisit pas comme groupe concret uni par des liens *impératifs*. Reflet de la distribution du pouvoir, il est, au sens propre du

mot, le sujet social. Il constitue le terme de référence de la relation” (entre le dominant et le dominé).

Autrement dit, on a des individus qui, d’un côté, se conçoivent chacun comme une pièce unique ou tout au moins qui ne se perçoivent pas comme appartenant à une catégorie¹, de l’autre, comme faisant partie d’un tout et n’ayant pas de caractéristiques personnelles (une fois désigné comme femme, enfant, noir, ... l’individu est défini par ces termes).

C’est par rapport à ce sujet social dont parle Guillaumin, à cette référence, cette norme incarnée dans un groupe concret, que se définissent l’ensemble des agents sociaux. Le dominant va donner une définition de lui-même qui ne peut être contradictoire; il est homogène au sujet social et est, par définition, en accord avec cette référence, quelle que puisse être, par ailleurs, sa distance personnelle à cette norme. Les dominés, eux, ne sont pas homogènes à ce sujet social; il n’y a pas pour eux similitude entre identité de fait, qui leur est assignée par les dominants, et identité imaginaire, à savoir le sujet social, la norme, la référence.

Dominants et dominés se définissent par rapport à une norme commune, unique, par rapport à un même référent; ce référent est le sujet social ou Je imaginaire que le dominant incarne. Le dominant ne va donc pas être en opposition, en contradiction avec ce référent alors que pour le dominé, cette non opposition ne va pas être si évidente. Le dominé, à l’encontre du dominant, est alors pris entre le moi que le dominant lui signifie qu’il est et le moi référence que le dominant a imposé et que dans un même temps il l’empêche d’être.

A partir de ces quelques lignes, l’idée de base est que l’identité sociale est différente en fonction des capitaux matériels et symboliques qu’on possède. On peut alors formuler la proposition selon laquelle l’identité sociale des dominants serait définie plus en termes de “Sujets” et celle des dominés plus en termes d’“Objets”.

Le dominant ne se pense pas comme un être déterminé par son appartenance à un groupe, comme un être social; il se perçoit avant tout et beaucoup plus comme un être individualisé, singulier, comme un sujet, un acteur volontaire, libre et autonome : il est sujet de l’action, voire de l’histoire. Son groupe est alors avant tout une collection de personnes. Cette définition en termes de personne, cette identité personnelle, la notion même d’identité personnelle, de personnalité, correspond à la conception que les dominants se sont forgées historiquement d’eux-mêmes comme une addition de personnes, de sujets libres de leurs “choix”, autonomes et responsables. Par contre, les dominés, ceux qui ne disposent pas du pouvoir, seraient exclus de la définition de personne, du sujet de la philosophie humaniste classique comme produit culturel d’une classe, la bourgeoisie. Leur être serait alors défini comme un élément indifférencié d’une collection d’éléments impersonnels et pensé comme objet plutôt que comme sujet.

¹ Pourtant, ces individus appartiennent bien à un groupe matériel ou concret (blanc, adulte, chrétien, bourgeois, ...) mais aussi symbolique en tant que référence et norme. C’est le groupe possesseur du pouvoir matériel (qui possède les capitaux matériels) et symbolique en tant que producteur et gardien des lois, des normes.

Mais il n'est pas suffisant de dire cela si l'on suppose parallèlement que les êtres sociaux évoluent dans un univers relativement mononomique ou encore dans un univers symbolique commun. Le dominé, en effet, dans le même temps qu'il est rejeté par le dominant dans le registre de l'objet, ne peut pas échapper à la norme, à la définition des êtres humains en termes de sujet, définition forgée par les dominants et censée renvoyer aux citoyens libres et égaux en droit — donc à tout le monde — mais apte en fin de compte à les définir eux et eux seuls. Les dominés auraient donc une plus grande incertitude sur eux-mêmes, sur leur identité, ne serait-ce que parce qu'ils sont obligés de prendre en compte la définition d'eux-mêmes qui leur est imposée par les dominants (en terme d'objet) et qu'ils ne peuvent pas se penser comme les dominants comme de purs sujets.

Le modèle dont nous n'avons fait ici qu'esquisser les grandes lignes demanderait sans aucun doute à être précisé, développé, voire nuancé; nous pensons cependant qu'il est important d'essayer de voir d'ores et déjà comment les résultats de certaines recherches en psychologie sociale ou dans des domaines proches l'illustrent.

3. ILLUSTRATIONS EMPIRIQUES

3.1. *Rapports de domination et identité du soi*

La technique qui a sans doute été la plus souvent utilisée en psychologie sociale jusqu'à ces dernières années pour appréhender l'identité sociale est due à Kuhn et McPartland (1954) : c'est le Twenty Statement Test (TST). L'hypothèse de ces auteurs est proche de la position de Sarbin et Allen (1968) rappelée au début de ce texte : la conduite d'un individu découle de son identité et son identité découle de la position qu'il occupe dans la société. La technique utilisée est très simple : on demande à l'individu de répondre 20 fois de suite à la question "Qui suis-je ?", chaque réponse devant être différente. Les résultats obtenus montrent que les individus répondent d'abord en termes de catégories sociales désignant un rôle, un statut ou appartenance à un groupe (par exemple : homme, étudiant, catholique, ...). Après épuisement de ces réponses "consensuelles"², sociologiques, positionnelles, c'est-à-dire après épuisement des "étiquettes sociales", apparaissent ce que les auteurs appellent les réponses "subconsensuelles" ou réponses subjectives, idiosyncratiques (par exemple : heureux, troublé, intelligent, ...).

En utilisant la même technique, Gordon (1968) demande à 156 étudiants et étudiantes de répondre 15 fois de suite à la question "Qui suis-je ?". Les réponses les plus fréquentes sont l'âge (82%) et le sexe (74%). Les catégories d'identité sociale telles que l'âge, le sexe, l'occupation seraient une partie du concept de soi de l'individu. Cependant, ces recherches montrent que le concept de soi varie en fonc-

² Kuhn et McPartland définissent les réponses consensuelles comme "les propositions qui se réfèrent à des groupes ou classes dont les limites et les conditions d'appartenance relèvent du sens commun par opposition aux propositions qui se réfèrent à des groupes, classes, attributs, traits ou tout autre chose qui nécessite une interprétation pour être précise, ou pour être située par rapport à d'autres personnes".

tion des catégories sociales auxquelles l'individu appartient; l'identité sociale subjective varierait en fonction de l'identité sociale objective. Ainsi, on a remarqué que les femmes mentionnaient plus souvent leur catégorie d'appartenance sexuelle que les hommes, les noirs mentionnaient plus souvent leur appartenance ethnique que les blancs, et les juifs leur appartenance religieuse plus souvent que les chrétiens. Une situation de minorité, une position dominée produirait donc chez les individus une conscience accrue de la ou des catégories sociales qui les rendent minoritaires.

Dans une recherche portant sur les représentations d'élèves en fin de scolarité obligatoire, Doise, Meyer et Perret-Clermont (1976) utilisent — entre autres — le TST. Dans cette étude, les auteurs tentent d'élucider "... comment une dynamique sociologique s'actualise à travers le façonnement des individus qui en sont les acteurs" (Doise et al., 1976, p. 26). Il s'agit d'une enquête par questionnaire faite sur un échantillon d'adolescents(tes) suisses du même âge et scolarisés(es) soit dans l'enseignement secondaire (menant au diplôme d'études secondaires — la maturité), soit dans un enseignement préprofessionnel qui conduit à l'apprentissage. A la question "Qui suis-je ?", chaque individu devait donner 7 réponses. Les résultats montrent que les Préprofessionnels, occupant une position dominée dans nos sociétés, donnent significativement plus de réponses consensuelles (53% d'entre eux donnent plus de 2 réponses consensuelles sur les 7 réponses demandées) que les élèves scolarisés dans l'enseignement secondaire (pour lesquels 33% seulement d'entre eux donnent plus de 2 réponses consensuelles). Là encore, on voit que les dominés se définissent plus en termes positionnels, en termes d'appartenance à des groupes, donc comme éléments d'un collectif, les dominants se définissant quant à eux beaucoup moins en fonction de leurs appartenances groupales, mais chacun en fonction de leurs caractéristiques personnelles. Il y a plus : les individus scolarisés dans le secondaire et plus particulièrement ceux qui sont dans des classes "prestigieuses" (Classiques et Scientifiques par rapport aux Modernes) se perçoivent comme relativement maîtres de leur sort, relativement autonomes, et ont par là-même une représentation d'eux-mêmes en termes de causalité interne. Par contre, les Préprofessionnels auraient plus tendance à se percevoir comme soumis à des contingences, des déterminations qui leur sont extérieures; ils auraient une approche plus "sociale", en termes de causalité externe, de leur situation que les secondaires qui manifesteraient une approche plus "individuelle". Ainsi, par exemple, à une question portant sur l'orientation scolaire des élèves ("Qui décide quelle section un élève doit suivre ?"), on n'observe pas de différence entre Préprofessionnels d'un côté et Classiques et Scientifiques de l'autre en ce qui concerne les réponses "notes" et "professeurs". Par contre, les Préprofessionnels sont les seuls à indiquer la "direction" et donnent plus de réponses "institutionnelles" alors que les Classiques et Scientifiques donnent plus de réponses "individuelles" du type l'"élève" ou les "parents". Les dominants se définissent plus comme des sujets et perçoivent leurs comportements comme volontaires alors que les dominés se perçoivent beaucoup plus comme des objets agis de l'extérieur.

Dans une recherche récente de Deschamps et Lorenzi-Cioldi (non publiée), nous avons tenté l'opérationnalisation (ou plutôt *une* opérationnalisation *possible*)

sinon des rapports de domination, du moins de certaines des relations asymétriques qui placent les agents sociaux sur un axe “dominants”/“dominés”. Dans le cadre d’une expérimentation, une partie des sujets avaient la possibilité de “choisir” la place qu’ils souhaitaient occuper dans la situation (groupe des “choisissants” : C), alors que l’autre partie des individus composant notre population expérimentale n’avaient pas ce “choix”, leur place étant définie en fin de compte par le choix des autres sujets (groupe des “choisis” : \bar{C})³. Après cette induction renvoyant certains individus à leur autonomie (ou illusion du contrôle dans la situation), les autres à leur hétéronomie ou détermination de l’extérieur, un certain nombre de mesures étaient effectuées, dont une qui nous importera plus particulièrement ici était le “Qui suis-je ?”. Les premiers résultats de cette recherche semblent cohérents avec l’esquisse de modèle théorique que nous avons présentée. Les comportements dépendent des modalités d’interpellation des individus dans la situation ou, si l’on veut, des conditions de production et de fonctionnement d’une représentation de la forme-sujet. Les réponses données par les “choisissants” et les “choisis” ont pu être regroupées en grandes catégories qui montrent que : les C ont tendance à se référer à des groupes, entités ou objets génériques (“une femme”, “une fille”, ...) alors que les \bar{C} se réfèrent à des groupes, entités ou objets plus concrets et positionnels (“une femme dans un monde d’hommes”, “je suis une fille de 19 ans”, ...); les \bar{C} contrairement aux C , se réfèrent à l’imaginaire, au rêve, aux talents artistiques (“une petite planète dans un univers”, “un petit chat se baladant dans la campagne”, “musicienne imaginaire”, ...) et emploient beaucoup plus de termes à connotation anxiogène (“éphémère”, “besoin de sécurité”, “doute”, “fuite”, “pessimiste”, “peur”, “soucieux”, ...); enfin, les réponses des C ne font pas référence à l’autre alors que les \bar{C} semblent se définir avant tout par rapport à autrui, dans la relation à l’autre pris comme référent, norme, modèle de la comparaison (par exemple la réponse “une femme dans un monde d’hommes” déjà citée).

3.2 *Rapports de domination et identité de l’alter*

Dans la recherche mentionnée de Doise et al. (1976), nous avons fait appel aux notions de causalité interne et de causalité externe liées aux travaux sur l’attribution en psychologie sociale. Une des premières recherches sur l’attribution, celle de Thibaut et Riecken (1955), utilise cette distinction entre attribution de causalité interne et externe. Les hypothèses de ces auteurs sont qu’un individu perçoit la source d’un comportement “consentant” ou “conformiste” d’autrui comme interne à une personne possédant un certain pouvoir et de haut statut et comme externe à une personne sans pouvoir et de faible statut. Dans cette étude, les sujets de-

³ On amenait une partie des sujets à s’auto-définir dans la situation en leur demandant de choisir entre deux tâches de même contenu mais d’attrait supposé différent (visionner un film présenté comme très attrayant ou lire un texte portant sur le même thème que le film, texte “en anglais et très technique”). Le reste des sujets n’avaient pas le choix mais étaient hétéro-définis, occupaient la “place” laissée vacante dans la situation après le choix des autres.

vaient obtenir de deux autres personnes par exemple qu'elles participent à une collecte de sang organisée par la Croix-Rouge. En fait, ces deux autres personnes étaient des collaborateurs de l'expérimentateur et l'une était présentée comme dotée d'un statut social supérieur, l'autre étant présentée comme dotée d'un statut social inférieur à celui du vrai sujet. A chaque fois, les deux compères se disaient être convaincus par les sujets qui, au début et à la fin de l'expérience, remplissaient un questionnaire portant sur leur appréciation des deux autres personnes. Les résultats montrent que la manipulation du statut des compères induit bien une différence dans la situation : les sujets pensent que le compère de bas statut a été réellement convaincu par leur argumentation et que le compère de haut statut, considéré comme plus autonome, a agi pour des raisons qui lui sont propres. Les sujets de cette expérience localisent la source de la causalité (ou encore la cause de l'acceptation des compères de donner leur sang) comme externe au compère de bas statut et interne au compère de haut statut. En d'autres termes, les sujets pensent que le compère de bas statut a été influencé par leur communication, qu'il est hétéronome, déterminé de l'extérieur en prêtant une causalité externe à son comportement d'acceptation alors qu'ils pensent que le compère de haut statut est autonome, autodéterminé et n'a pas été influencé par leur communication mais que la cause de son comportement lui est interne.

Toujours dans le domaine de l'attribution, certains auteurs se sont préoccupés de l'influence du statut relatif des catégories en présence sur l'attribution d'une causalité interne et externe. C'est le cas de Deaux et Emswiller (1974) qui, dans une recherche portant sur l'explication du succès dans une tâche, montrent que ce qui est attribué aux compétences pour un homme est attribué à la chance pour une femme. Les sujets, 55 étudiants et 75 étudiantes, devaient évaluer la même performance d'une personne stimulus homme ou femme dans une tâche masculine ou féminine. Mentionnons tout d'abord que les deux types de tâches étaient bien perçues par l'ensemble des sujets des deux sexes l'une comme masculine, l'autre comme féminine. De plus, la performance des personnes stimuli homme et femme était bien perçue comme semblable par les sujets. Les résultats montrent, comme prédit, que la performance de la personne stimulus homme est attribuée à une causalité interne (la compétence) lorsque la tâche est masculine et que, dans la même tâche, une performance identique d'une personne stimulus femme est attribuée à une causalité externe (la chance) : il n'y a pas de différence en fonction du sexe des sujets. Par contre, l'inverse n'est pas vrai pour une tâche féminine dans laquelle une personne stimulus homme est perçue comme aussi compétente qu'une personne stimulus femme ; là encore il n'y a pas de différence en fonction du sexe des sujets. Si l'on considère chaque personne stimulus comme représentante de sa catégorie d'appartenance sexuelle, cette expérience montre bien que la place des groupes ou catégories sociales dans une formation sociale, comme la position respective des individus dans l'expérience de Thibaut et Riecken, peut jouer un rôle dans l'attribution de causalité interne et externe, et par là-même dans la perception des êtres sociaux en termes de sujets ou d'objets.

Les résultats de ces expériences ne peuvent être considérés que comme des

indices allant dans le sens de nos propositions. Ils sont bien sûr insuffisants et des recherches spécifiques en psychologie sociale doivent être entreprises si l'on veut illustrer plus clairement notre propos.

C'est par une brève incursion dans un autre domaine — la sociolinguistique — que nous en terminerons avec cette illustration succincte de ce que nous avons avancé.

3.3. Langage et identité sociale

La non-similitude des pratiques langagières selon les classes sociales est une problématique qui préoccupe les sociolinguistes depuis un certain nombre d'années.

Dans ce domaine, on pense tout de suite à un chercheur comme Bernstein dont la thèse qui se dégage de ses travaux peut être schématisée de la façon suivante : dans des situations sociales différentes, les individus élaborent des codes linguistiques différents. Plus les agents sociaux ont de caractéristiques, voire d'intérêts en commun, plus ils peuvent faire appel à un ensemble de significations qu'ils partagent et qui n'ont pas besoin d'être explicitées à chaque instant. Il en résulte une pratique langagière particulariste, ou un code linguistique "restreint" dans la mesure où il est difficilement compréhensible en dehors de la situation spécifique. D'autres situations sont caractérisées par des différences entre agents sociaux; dans ce cas, les significations doivent être explicitées et individualisées et le code linguistique sera plus universaliste ou "élaboré", afin de permettre l'expression de la particularité des expériences personnelles. Mais, certains types d'interactions prédominent dans certains groupes sociaux; l'élaboration et l'utilisation de codes spécifiques en résultera donc et un des effets du système des classes serait de limiter l'accès à un code élaboré.

On sait que cet auteur a été farouchement attaqué — nous ne citerons que Labov (1969) qui s'est fait le porte-parole des critiques arguant que les différentes pratiques langagières ont la même "valeur" para-linguistique. Cependant, sans entrer dans cette querelle, nous dirons que Bernstein a rassemblé des données dont, certes, on peut critiquer l'interprétation, mais qui semblent précieuses et dignes d'intérêt.

Bernstein (1975) constate en effet que "dans le groupe de classe supérieure, la part du pronom 'je' par rapport à l'ensemble des pronoms personnels sélectionnés est plus grande que dans le groupe de classe ouvrière" (p. 105) et que "la fréquence relative du pronom 'je' est plus grande chez les sujets de la classe supérieure" (p. 109). Par contre, "les sujets de la classe ouvrière ... ont un discours relativement non individualisé" (p. 108-109), le code restreint demeure, "en dépit de sa chaleur et de la vitalité qui l'accompagne si souvent, un langage impersonnel au sens littéral du terme" (p. 47) et "le code restreint ne suscite pas l'apparition de 'moi' différenciés dans le discours" (p. 196-197). Bernstein repère bien la présence du "je" chez les uns et son absence chez les autres. Le code élaboré dont les dominants se servent est l'indice de la perception de soi en termes de personne, d'indivi-

du, de sujet qui dit “je”. Par contre, dans les pratiques langagières, le code restreint est l’indice que les dominés se perçoivent avant tout comme éléments d’un ensemble. Si “un code élaboré suppose en principe l’existence d’une frontière tranchée entre le moi et les autres, ... dans le cas du code restreint, qui présuppose au contraire un ‘autrui’ généralisé et non différencié, la frontière ou la coupure passe entre ceux qui participent de ce code et les autres” (p. 198). Les dominés se définissent alors comme appartenant à un collectif, une pluralité; cependant, ce collectif n’est pas un sujet collectif comme semble l’indiquer Bernstein pour qui “le code restreint apparaît ... dans les milieux dont la culture privilégie le ‘nous’ par rapport au ‘moi’ ” (p. 196). Ce serait beaucoup plus un objet collectif. Comme le fait remarquer Bisseret (1974), dans le langage des dominés, on rencontre plus souvent l’indéfini “on” que le “nous”. “Dans la langue populaire, on entend plus souvent ‘on est’, ‘on aime’ que ‘nous sommes’, ‘nous aimons’ (‘Nous on aime pas ça’, ‘Nous autres, on s’en fout’, ‘On est parti, ma soeur et moi’)” (Bauché, 1920, cité par Bisseret, 1974, p. 252). Dans ces conditions, “pour être énoncé et agi, le ‘nous’, collection de ‘je’, ensemble de ‘sujets’, suppose une situation sociale où un relatif contrôle des pratiques dominantes est possible. Ce n’est pas parce que les dominés subissent ensemble une même situation d’oppression et se parlent en tant que tels qu’il y a nécessairement solidarité, sentiment du ‘nous’. Ce que disent généralement les discours des dominés, c’est leur appartenance à un *objet* collectif, à une pluralité *impersonnelle*. A l’inverse, ce n’est pas parce que les locuteurs de la classe dominante se pensent chacun comme pure singularité qu’ils ne sont pas objectivement solidaires dans leurs pratiques du pouvoir et la défense de leurs intérêts de classe” (Bisseret, 1975, p. 269).

* * *

Nous sommes conscients à la fin de cet article — qui se pose plus comme une somme d’interrogations et une base de discussion que comme apportant des réponses à des questions — du fait que non seulement nous n’avons pas aidé à une définition et à une explicitation de la notion d’identité sociale (et nous ne le prétendions nullement), mais que de plus, nous ajoutons un ensemble de présupposés qui demanderaient à être étayés et de notions dont les définitions sont pour le moins floues et posent des problèmes aussi nombreux et difficiles à résoudre que ceux posés par la notion d’identité sociale. Loin d’avoir clarifié les choses, on pourrait nous reprocher d’avoir obscurci — si cela était nécessaire — le problème. Il nous semble cependant nécessaire d’introduire en psychologie sociale des problématiques telles que celles du pouvoir — ou plus exactement des rapports de pouvoir — et des relations de domination entre groupes sans quoi nous risquons de contourner un grand nombre de phénomènes indispensables à la compréhension de certains comportements.

BIBLIOGRAPHIE

BAUCHE, H. (1920), “Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu’on le parle dans le peuple avec tous les termes d’argot usuel” (Payot, Paris).

- BERGER, E. and LUCKMAN, T. (1966), "The Social Construction of Reality" (Doubleday, New York).
- BERNSTEIN, B. (1975), "Langage et Classes Sociales" (Editions de Minuit, Paris).
- BISSERET, N. (1974), Langage et identité de classe : les classes sociales "se" parlent, *L'année sociologique*, 25 (1974) 237-264.
- BISSERET, N. (1975), Classes sociales et langage : au-delà de la problématique privilège/handicap, *L'Homme et la Société*, no 37-38, (1975) 247-270.
- DEAUX, K. and EMSWILLER, T. (1974), Explanations of Successful Performance on Sex-linked Tasks : What is Skill for the Male is Luck for the Female, *J. Person. Soc. Psychol.*, 29 (1974) 80-85.
- DOISE, W., MEYER, G. et PERRET-CLERMONT, A.-N. (1976), Etude psycho-sociologique des représentations d'élèves en fin de scolarité obligatoire, *Pratique et Théorie* (Cahiers de la Section des Sciences de l'Education de l'Université de Genève), no 2 (1976) 15-27.
- ERIKSON, E.H. (1963), The Problem of Ego Identity, *Identity and Anxiety* (Stein, M., Vidich, A.J. and White, D.N., Eds) (Free Press, Glencoe).
- FROMM, E. (1941), "Escape from Freedom" (Farrar & Rinehart, New York).
- FROMM, E. (1956), "The Sane Society" (Routledge & Kegan, London).
- GORDON, C. (1968), Self-Conceptions : Configurations of Content, *The Self in Social Interaction* (Gordon, C. and Gergen, K., Eds) (Wiley, New York).
- GUILLAUMIN, C. (1972), "L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel" (Mouton, Paris).
- KARDINER, A. (1939), "The Individual and his Society" (Columbia University Press, New York).
- KARDINER, A., LINTON, R., DUBOIS, C. and WEST, J. (1945), "The Psychological Frontiers of Society" (Columbia University Press, New York).
- KUNH, M.H. and McPARTLAND, T.S. (1954), An Empirical Investigation of Self-Attitudes, *Am. Sociol. Rev.*, 19 (1954) 68-76.
- LABOV, W. (1969), The Logic of Nonstandard English, *Georgetown Monographs on Language and Linguistics*, 22 (1969) 1-22.
- LINTON, R. (1945), "The Cultural Background of Personality" (Appleton Century, New York).
- MEAD, G.H. (1934), "Mind, Self and Society. From the Standpoint of a Social Behaviorist" (The University of Chicago Press, Chicago).
- SARBIN, T.R. and ALLEN, V.L. (1968), Role Theory, *Handbook of Social Psychology* (Lindzey, G. and Aronson, E., Eds) (Addison-Wesley, Reading, Mass).
- TAJFEL, H. (1972), La catégorisation sociale, *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 1 (Moscovici, S., Ed.) (Larousse, Paris).
- THIBAUT, J.W. and RIECKEN, H.W. (1955), Some Determinants and Consequences of the Perception of Social Causality, *J. Personality* 24 (1955) 272-302.
- ZAVALLONI, M. (1973), L'identité psychosociale, un concept à la recherche d'une science, *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 2 (Moscovici, S., Ed.) (Larousse, Paris).